

L'autre Parole

La collective des femmes chrétiennes et féministes

À propos de la mort



NO 103, AUTOMNE 2004

Som-mère

Liminaire, <i>par Yvette Laprise</i>	p. 3
La mort, cette familière inconnue, <i>par Marie Gratton</i>	p. 4
Meta'Kwe o'yasin, <i>par Marjorie Beaucage</i>	p. 6
Méditation sur les sens de la mort, <i>par Marie-Josée Riendeau</i>	p. 8
Mon cher ami, <i>par Denise Bilodeau</i>	p. 9
Variations sur la mort, <i>par Ivone Gebara</i>	p. 12
Comme une grâce, <i>par Jeannine Durocher</i>	p. 18
Natura, mors et vita, <i>par Monique et Francine Dumais</i>	p. 20
Images et rituels de la mort, <i>par Monique Hamelin</i>	p. 24
Considérations sur la mort, <i>par Yvette Laprise</i>	p. 28
Pour alimenter nos réflexions, <i>par Réjeanne Martin</i>	p. 31
Hors dossier: la Grenouille.....	p. 33
Saviez-vous que..., <i>par Agathe Lafortune</i>	p. 34

PHOTO DE LA PAGE COUVERTURE:
Cimetière Côte-des-Neiges, par Monique Hamelin

Liminaire

Avec l'arrivée de l'automne, qui vient dépouiller nos arbres et piller nos jardins, n'est-il pas naturel de ressentir une certaine nostalgie qui incline à penser à la mort, à la mort d'êtres chers comme à notre propre mort et à nous questionner sur la mort. Depuis la nuit des temps, la mort s'est toujours présentée comme une énigme à déchiffrer et, aujourd'hui encore, elle continue à poser question à nos esprits tourmentés. La mort : une amie ou une ennemie ?

Ce numéro sur la mort expose les divers champs que les auteurs ont choisis librement d'explorer.

Certaines, confrontées à la mort d'un être cher, traitent la question à partir de leur expérience personnelle, qu'il s'agisse d'une mort naturelle ou d'une mort programmée. D'autres, empruntant des sentiers plus austères, puisent, dans des considérations théologiques et philosophiques, des éléments propres à ouvrir davantage notre conscience à la profondeur du mystère de la mort et à la réalité de la finitude humaine en éclairant le rapport ambiguë que l'être humain entretient avec la mort. On abordera aussi la mort comme une réalité existentielle liée à tout être vivant.

Qu'il s'agisse d'interrogation, de réflexion, de méditation, de considérations ou de variations, le thème de la

mort est toujours traité en corrélation avec la vie : la vie humaine, cela va de soi, mais aussi à travers tous les soubresauts de la nature. Le domaine des arts, de la littérature et du cinéma y a aussi sa place, ainsi que des prières et des rituels accordés aux jours de deuil.

Dans cette aventure humaine nous ne sommes pas seules. Dieu n'est-il pas présent à toutes les aurores comme à tous les crépuscules? Il est là sur nos grands routes comme sur nos chemins de traverse, sur nos terres ensoleillées comme dans nos refuges obscurs.

Bonne lecture.

Si vous avez le goût de réagir à l'un ou l'autre des articles n'hésitez pas à nous en faire part. Notre adresse électronique figure en 4e de couverture. Il nous fera plaisir d'ouvrir une page des lectrices et lecteurs dans le prochain numéro de la revue.

*Yvette Laprise,
Comité de rédaction*



LA MORT, CETTE FAMILIÈRE INCONNUE

Marie Gratton, *Myriam*

« **I**l y a un moment pour tout et un temps pour chaque chose sous le ciel : un temps pour enfanter et un temps pour mourir... » (Qo 3,1-2)

Ainsi raisonnait Qohélet. Faut-il parler ici de sagesse, de résignation, de fatalisme ? Le ton de ce passage célèbre de l'Écriture paraît détaché. Pourtant, certains autres versets laissent transparaître un cynisme dont on ne peut s'empêcher de penser qu'il est foncièrement désabusé, sinon tout simplement cruel : « Il y a un temps pour guérir et un temps pour tuer » (Qo 3), comme s'il fallait prêter main-forte à la mort, comme si la nature n'avait pas tout prévu pour lui laisser le plein exercice de son pouvoir.

Mais laissons là Qohélet pour nous arrêter à réfléchir un moment sur le rapport ambigu que nous entretenons avec la mort et sur le paradoxe qu'elle n'a jamais cessé de représenter pour les humains. Je ne m'attarderai guère sur nos ambiguïtés à l'égard de la mort si ce n'est pour dire que nous prétendons volontiers aimer la vie, alors que nous multiplions les gestes mortifères à notre propre égard et à celui d'autrui. Nous prenons des risques inutiles. Nous adoptons des comportements irresponsables et développons des habitudes dont nous savons pertinemment qu'elles minent notre santé et diminuent notre longévité. Nous ne sommes peut-être pas nombreu-

ses à les pratiquer, nous sommes néanmoins souvent fascinées par les sports extrêmes et faisons des héros de leurs vedettes qui semblent trouver leur plaisir à courtiser effrontément la mort. Il en est parmi nous que les violences raciales et que les guerres territoriales révulsent, mais qui doivent intérieurement s'avouer qu'elles auraient peine à résister à la tentation de se venger sans ménagement si on égorgeait leurs propres enfants. *Eros* et *Thanatos* se livrent en nos coeurs un éternel combat. Freud avait vu juste.

Le rapport que nous entretenons avec la mort est non seulement ambigu, mais il est en même temps infiniment paradoxal, et ce trait, que j'ai si souvent observé, me fascine. La lutte que se mènent *Eros* et *Thanatos* j'en ressens en moi tous les contrecoups, mais il me semble ne pas vivre avec la même intensité que beaucoup de mes semblables la réaction paradoxale que la perspective de la mort ou l'annonce de son imminente venue provoquent chez les personnes que je côtoie continuellement.

Disons les choses clairement : la mort est ici-bas la seule réalité dont chaque être humain puisse être absolument cer-

tain. Nous savons de surcroît qu'elle est aussi le sort de toutes les espèces vivantes. Pourtant, beaucoup de gens accueillent très souvent avec surprise et stupeur l'annonce de ce fait inéluctable de l'existence quand eux-mêmes ou leurs proches s'y trouvent confrontés. On dirait qu'ils en ignoraient tout à fait l'éventualité. Et on entend alors des phrases du genre : « Je pensais que cela n'arrivait qu'aux autres », « Ce sont toujours les meilleurs qui partent ». Or rien n'est plus universel. Rien n'est plus naturel. Rien n'est donc plus équitable, au sens fort du terme. Les circonstances qui entourent la mort ou, pire encore, qui la provoquent ne sont souvent ni équitables ni naturelles, de cela je conviens volontiers. Quand elle est le résultat de la violence et de la malice humaines, alors, oui alors, je veux bien qu'on parle de scandale, mais c'est ce mourir-là qui peut révolter à juste titre notre conscience, et non la mort dans son essence même, qui elle ne peut ni ne doit épargner personne. Il me semble que c'est Rainer Maria Rilke qui a dit, et je cite de mémoire, que ce n'est pas la mort qui est terrible, mais celle qui nous prend avant que notre propre mort soit prête en nous.

Pour avoir été confrontée dès l'enfance à la perte des personnes qui m'étaient les plus chères au monde, pour avoir vécu le deuil d'un fils à peine né, pour avoir accompagné des centaines de mourants au cours des derniers cinq ans et demi, j'en suis venue à penser que le

moyen le plus sûr d'apprendre à affronter courageusement la mort, était de s'exercer à vivre pleinement. Vivre pleinement, qu'est-ce à dire ? C'est d'abord, il me semble, accepter la condition humaine dans sa complexité. Nous rêvons d'absolu, et l'espérance chrétienne qu'on nous a inculquée dès l'enfance nous assure que nous y sommes toutes et tous appelés, mais nous savons par toutes les fibres de notre être de quelle étoffe fragile nous sommes tissés. Vivre pleinement c'est donc d'abord assumer cette troublante dualité, puis tendre à l'apprivoiser, à la surmonter même, en ouvrant large la voie à la meilleure part de nous-mêmes, celle qui sait tendre la main plutôt que de la refermer, faire les premiers pas, chercher la réconciliation plutôt que la vengeance, entendre et écouter les cris de celles et ceux qui n'ont plus de voix, et s'en faire l'écho auprès de plus puissants que soi, s'ouvrir à la beauté, aimer plutôt que haïr. Vivre chaque jour avec ferveur. Tenir sa lampe allumée.

Si, dans toute la mesure de nos faibles moyens, nous avons cherché au jour le jour à regarder la vie en face, à reconnaître le double mystère auquel elle nous confronte, celui du Tout Autre qui nous attire et nous appelle et celui de notre condition humaine si terriblement marquée par ses innombrables limites, nous pouvons espérer entrer aussi dans la mort les yeux ouverts et le cœur rasséréné.

META'KWE O'YASIN..... TOUTES MES RELATIONS

En mémoire de Nathalie

1973-2001

Marjorie Beaucage

Le « mal de l'âme » t'a emportée dans l'Au-delà nous laissant vivre ici sans ta présence physique. Mais tu es toujours présente, chère Nathalie. Et aujourd'hui, le 11 juillet, c'est l'anniversaire de ton départ de cette Terre.

Qu'est ce qui t'a portée à finir ta Vie? L'incapacité d'accepter ton corps handicapé? Ton cœur meurtri par ta lutte entre les ténèbres et la Lumière? Ta bataille avec l'anorexie? C'était quoi au juste ta mission de Vie? Ton chemin à toi? Il est accompli maintenant. La Lumière que tu cherchais t'a trouvée par ta mort. Maintenant tu sais que la Lumière était toujours là.

Et nous.... On se demande encore pourquoi... Mais il n'y a pas de réponses. C'est ton mystère à toi. Les mystères sont des mystères.

Oui, l'Univers a ses propres lois. Quand tu étais dans les ténèbres de peur et de doute, le monde te semblait cruel et dur, insupportable. Quand tu étais dans la Lumière de l'Amour, chaque expérience de ta vie était remplie de la beauté du moment présent. Je sais que c'est ce moment qui contient tout ce dont on a besoin et tout ce que l'on désire. Ici. Maintenant.

Je continue à désirer...c'est humain. C'est ce désir qui nous relie enfin et qui nous conduit vers la communion

que nous cherchons. Je me souviens de nos conversations et de tes grandes questions. Tu cherchais ce « trait d'union » dans ta Vie. Comme ta marraine, ta mère spirituelle, j'ai tant voulu te l'offrir. Après ton accident, tu semblais choisir la Vie. J'avais espoir que tu avais enfin compris que c'était un choix d'ÊTRE. Moi-même, je le comprends de plus en plus.

Je lâche prise et je vis de plus en plus sans attentes. Je m'ouvre, j'accueille ce que le moment présent m'offre. Et je prends conscience que le passé et le futur est dans cet espace et ce temps présent. Il n'y a vraiment pas de séparation. C'est pour ça que tu es présente en ce moment, ainsi que tous nos ancêtres qui nous ont précédés. Il suffit d'en être conscient, de les reconnaître, de dire « Merci ».

Alors, Nathalie, je te remercie de me permettre de prendre conscience de moi aujourd'hui. Et de réfléchir sur la mort.

La mort..... c'est un passage ... une libération de l'âme, une séparation du

corps physique. Je pense à ton corps que tu as eu du mal à apprivoiser. Ton corps qui est devenu un lieu de combat. Et je pense à ton âme qui savait, au cœur du cœur de ton cœur, que tu avais une mission.

En prendre conscience et choisir. C'est là le grand défi! C'est chacun de nous qui prenons notre place dans le Cercle de la Vie. Là on donne et on reçoit. On remercie. On est en relation. Exprimer : crier, pleurer, demander... ce sont nos ressources pour recevoir... pour recevoir il faut s'ouvrir. Mais quand la porte d'Amour s'ouvrait, ton intention, ta volonté fuyait.... Comme si c'était trop pour toi de recevoir, de t'ouvrir afin d'être capable d'agir. C'est le plus grand mal ça... Ce mal de l'Âme. C'est

comme si le courant de la Vie était arrêté par un barrage du cœur et finalement on est inondé par en dedans.

En même temps, aujourd'hui, le courant de la Vie continue à couler. Ta sœur Michelle est ici avec moi. Et la petite Natalia a maintenant deux ans! Ta fille Brittany arrive bientôt pour des vacances avec nous. Nous sommes toutes unies par l'Amour que nous partageons avec toi. C'est ça la Vie qui continue. Et un jour, notre cycle de vie sur cette Terre nous amènera à te retrouver dans le Grand Cercle des Esprits d'où nous sommes tous venus.

meta'kwe o'yasin



MÉDITATION SUR LES SENS DE LA MORT

Marie-Josée Riendeau

La vie et la mort sont indissociables. Elles ne sont rien l'une sans l'autre. La vie ne peut pas vivre sans mourir et la mort ne peut pas être sans la vie. De la petite cellule au gros cétacé, de l'infime brin d'herbe à l'arbre grandiose, de la minuscule fourmi à la colossale géante, tout ce qui vit traverse un temps, écrit une histoire et meurt. Naturellement, il y a d'autres cellules. Il y a encore des baleines. Des arbres, il en reste. Des colossales géantes, j'en ai rencontrées aux États-Unis. À chaque instant, ces manifestations de la vie naissent, meurent et se renouvellent de génération en génération. Il en est ainsi depuis le début. Alors, pourquoi s'angoisser?

Parce que l'espèce humaine est particulière. Elle refuse la fatalité de la mort. Elle en cherche le sens et elle en fabrique. C'est la seule vie qui pense à la mort en rêvant d'immortalité.

D'abord, il y a la vie qui anime tout le corps. Du bout des cheveux jusqu'à la pointe des orteils, elle est là, présente dans le mouvement incertain des premiers pas. Elle est palpitante dans le battement de cœur des amoureuses. Elle est intense dans le souffle qui éteint les 60 bougies. La vie est là dans les rides, dans les cheveux gris et dans la décrépitude. Petit à petit, la vie s'essouffle et compte ses pas mais, jusqu'à la dernière minute, elle est au rendez-vous. Ensuite, il y a la mort qui éteint tout le corps. À l'extérieur comme à l'intérieur, elle est là, présente dans la rigidité des membres, dans le silence du cœur et dans l'absence du souffle. C'est la finitude, la

limite de la vie.

Il y a les survivantes et les survivants. Ces femmes et ces hommes qui, à partir de leur corps et de leurs sens, entrent en relation avec la mort. Quelquefois, ils perdent l'appétit parce que les émotions sont trop intenses. Ce sont eux qui, jour et nuit, touchent et soignent ce corps souffrant, qui regardent et voient s'effriter cette vie, qui écoutent et entendent ses derniers bruits, qui sentent et respirent l'odeur de la maladie et de la mort. Vivre avec la vie qui meurt c'est un corps qui en rencontre un autre; une main tendue, un regard complice, un silence écouté. C'est aussi une expérience qui secoue les assises de l'identité et qui fait jaillir, à la surface des priorités superficielles, l'essentiel qu'est de vivre, de respirer l'instant de la vie.

Il y a des zones sombres où la vie et la

Suite à la page 19

MON CHER AMI

Denise Bilodeau

Mon cher Ami,
Tu es Mort! Tout au long des quelques semaines qui ont suivi ton départ “sans retour”, bien des lettres à ton endroit se sont bousculées dans ma tête... Au-delà des contenus multiformes et des émotions qu’elles réveillaient, chaque fois ces mots ont résonné avec son implacable réalité: tu es Mort! Et ta mort me renvoie au Mystère, aux Silences et à l’Absence.

Mystère.

En me répétant “tu es Mort”, je reviens constamment au cœur de ce mystère paradoxal: “tu es” qui signifie “tu existes” puisque le verbe être est vivant - et tu es aussi Mort. Tu existes dans la non-vie! Tu es à la fois mort et existant pendant que moi je ne suis que vivante n’ayant pas encore accès à cet ailleurs radical de non-vie qui nous sépare. De là où tu es, je sais que tu ne peux revenir et que je ne peux t’y rejoindre sinon en quittant la vie, et même ce faisant... Je suis confrontée à l’inéluctable, au non-retour, à l’irréversible, bref à tous ces mots de vivants qui essaient d’accepter une réalité inacceptable, raisonnablement, naturellement.

Cette lettre te rejoint-elle? J’aime le penser. Te l’écrire m’aide à me “sentir” vivante et à essayer de te “ressentir” autrement. J’essaie d’apprivoiser le Mystère maintenant entier que tu es devenu. Tu es parti avec un peu de moi, un peu de celles et de ceux qui

ont partagé ta vie. De même, nous restons avec un peu de toi puisque nous nous façonnons les uns les autres tout au long de notre chemin de vie. Aussi, j’ose croire que tu continues à vivre à travers moi, à travers nous, et nous à travers toi. Comment? Mystère!

Le Créateur de toute chose et de toute vie qui t’a rappelé à lui n’élude pas le Mystère mais il permet peut-être de nous y introduire. Ta foi au Dieu/e de Jésus le Christ t’a sûrement permis de vivre ta mort avec une certaine confiance et sérénité, ce qui est mon souhait pour toi.

Silences.

Il me revient cette expression souvent utilisée: “c’est un silence de mort”. Comme elle prend une signification vivante aujourd’hui! Ton silence est devenu non présence physique, non parole, non écrit... Le téléphone ne sonne plus, de toi. Je n’entends plus ton rire en éclat et je ne vois plus ton regard moqueur. Ton silence est Mort.

Il est devenu un état, une manière d'être, à qui? à quoi? Tu es le Silence. Tu existes, mais dans le Silence... Chez les vivants, le silence est retraits en soi, il est solitude, il peut être moment de plénitude, lieu d'accomplissement et de communication... Il est une manière d'être à soi, une manière d'être à la vie. Souvent il fait peur. Peut-être peur de la mort?

Avant de nous quitter, tu as beaucoup vécu dans un silence où tu portais le secret de ta mort. Tu as choisi de garder ce secret dans le creux de ton âme et de vivre ta mort dans la solitude, celle que tu avais choisie et à laquelle tu as été fidèle toute ta vie. Tu es parti en solitaire. La maladie t'avait longuement préparé à ce silence radical, elle qui te retirait trop souvent, trop tôt et trop vite, de toutes ces rencontres amicales ou autres où on voulait te retenir. Au long des années, la maladie a « magané » ton corps, et ton esprit souffrait de ne plus nous entendre comme tu le souhaitais. Maintenant que ton corps est inerte et soulagé (?), j'ose croire que ton Esprit peut entendre ce que je tente de te dire...

Du silence où je me retire pour t'écrire cette lettre en forme d'adieu, je te dis que je respecte et admire la démarche vers ta Mort. Elle a la cohérence même de ce qu'était ta démarche pour la vie: empreinte de silence, de réflexion, de retrait en soi-même, de fidélité. Bien sûr, j'aurais aimé qu'on puisse parler de ta mort comme on sa-

vait si souvent parler "de la vie". Mais honnêtement, je reconnais que ces échanges familiers s'étaient estompés depuis quelque temps... Tu étais déjà ailleurs où je ne pouvais plus te rejoindre. J'ai emprunté, sans le savoir, ce passage avec toi, qui te conduisait vers la-mort-et-après; et moi, vers la-vie-qui-continue-sans-toi. C'est un passage par lequel tu m'as initié à la mort que j'accueille avec plus de sérénité.

Nos silences mutuels m'apparaissent désormais enfermés dans des sortes de bulles intercosmiques qui risquent peut-être de se toucher, mais sans bruit. Je reste à l'écoute...

Absence.

C'est de là que la peine surgit. Que le vide se produit. Que la séparation blesse. Dans la vie, toute séparation plonge dans un abîme. Le silence de l'Absent ou de l'Absente gonfle le cœur d'émotions insupportables. Le caractère inachevé, probablement inhérent à la séparation, garde souvent le cœur et l'âme parés pour le réveil de la blessure originelle. Toi, tu as maintenant achevé toute séparation; tu as traversé le mur de la peine et de la tristesse pour aller au creux même de l'Absence. Tu es l'Absence. Tu existes dans l'Absence. J'ose croire que le bout de l'Absence peut se faire Présence...

Au-delà du regard triste qui habitait ton visage des derniers mois (même un magnifique coucher de soleil n'avait pas réussi à l'égayer), j'aime penser

que tu vois maintenant, et seulement, avec le cœur.

Le vivant "aimé" qui devient l'Absent ne tient pas le même langage au cœur que le mort "aimé" qui devient l'Absent! Maintenant je comprends pourquoi ton regard était triste devant le coucher de soleil...

L'éternité des vivants n'est plus la même pour toi qui a traversé le Temps. Pourquoi parle-t-on d'éternité quand on parle de la mort? Un peu avant de mourir, tu as dit à des amis : "l'éternité, c'est le présent". Tu es et

existes dans ce Présent que je reçois dans le sens d'un Cadeau, car je te sens encore Présent. Par ta mort, tu m'as fait cadeau-présent de la vie-à-accueillir-autrement; de la mort-à-accueillir-réellement comme le bout obligé de la vie. Là où tu es, moi aussi j'irai un jour...

Et je te laisse avec cette salutation que tu nous as maintes fois répétée: "On se lâche pas"!

Scriptura : Nouvelle Série

Revue d'actualisation des textes bibliques. Publiée deux fois par an par la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal.

*Écritures et foi face aux questions
et aux défis de notre société*

Thèmes déjà publiés :

3/1 La violence	4/2 Le mal
3/2 La foi en rencontre	5/1 La prostitution
4/1 Femmes : de la lecture à l'expérience	

Renseignements et abonnements : <http://www.theo.umontreal.ca/34.htm>

(Tarif spécial étudiants)

VARIATIONS SUR LA MORT
Extraits de « Les eaux de mon puits »
Réflexions sur des expériences de liberté
(p 278-290)
Ivone Gebara

La mort c'est l'inévitable. Et inévitable est aussi cette espèce de combat quotidien et intime pour épier la mort dans ses multiples manifestations, la faire fuir, l'éloigner, mais elle est toujours là, comme une continuelle compagne dans la danse de la vie.

La mort c'est d'abord un frisson, une idée, une peur, une certitude qui se confirmera. Ensuite, elle se fait plus proche de nous, devient chair, expérience de la mort des autres, souffrance, vécu de douleur, perte réelle, tristesse. Le défunt, mère, père, ami, amie ne répond plus à nos appels. La mort installe le silence dans le dialogue, dans la « vie ensemble », elle boucle un chemin, arrête une contribution, empêche un début ou une continuation.

J'ai peur de voir mourir mes proches, j'en ai toujours eu peur. J'ai aussi des frissons à l'idée de ma propre mort et surtout à l'idée de la souffrance ou des maladies possibles qui pourraient la précéder. J'ai déjà suffisamment éprouvé la mort d'êtres aimés pour parler de cette peur : c'est comme si on m'arrachait des parties de mon corps, des morceaux du tissu de mon histoire. Je sens « mes morts » dans ma mémoire, dans mes souvenirs, dans mes frissons d'angoisse, dans la

nostalgie de leur présence ; mon dialogue avec eux devient monologue de souvenirs, tourbillon de questions sans réponse, sourire et joie d'avoir vécu avec eux. Ce dialogue est aussi action de grâce, sans cesse répétée, puisque je suis ce que je suis grâce à eux et à elles. Au-delà de la souffrance, du désarroi, d'un sentiment de perte irremplaçable, d'un abîme en soi, peut aussi se passer une rencontre avec soi-même, une créativité nouvelle.

La prise de conscience première de la mort, celle des autres, est ressentie assez différemment selon l'intensité de notre relation avec ceux ou celles qui disparaissent de notre histoire quotidienne. Dans un sens, nous mourons un peu, ou un peu plus, avec la mort des autres. L'extermination causée par les guerres ou les famines, la mort d'enfants, de jeunes, de vieillards à cause de l'injustice sociale me prend aux entrailles comme une espèce de révolte, comme une question poignante devant la démence humaine,

comme un cri de douleur qui exige une guérison sociale. Je refuse cette mort anticipée ! Je refuse ces structures d'exclusion qui nous détruisent ! Et en même temps, je suis là-dedans, entièrement dedans.

Dans un premier temps, c'est donc la mort de l'autre qui me préoccupe et c'est à partir d'elle que je réfléchis à ma propre fin. Je ne peux rien dire de celle-ci comme expérience personnelle, puisque cette expérience n'existe pas dans sa totalité et, quand elle sera réelle, je ne pourrai plus bien sûr la décrire. Le discours sur la mort est en un sens en deçà et au-delà de la mort elle-même comme événement final. Je parle de la mort des autres par ce que j'en ai vécu ; je parle de la mienne par analogie et par imagination... J'essaie de décrire des sentiments et des pensées à propos de cette inexorable condition, mais il ne s'agit pas de ma mort, fin de mon existence historique, il s'agit de sentiments anticipés que j'essaie de décrire dans le clair-obscur de mes possibilités. C'est la vie qui souffre de la mort en sachant qu'elle ne peut évacuer cette limite. C'est la vie qui pense la mort et imagine des systèmes pour vivre avec elle. Penser la mort n'est possible que parce que la vie se sait menacée ou accompagnée par elle, tissée avec elle, mêlée à elle, finie et continuée par elle. La mort, dans ce sens, semble être la plus forte. Même si on meurt chaque jour un peu, à chaque instant on veut vivre et éloi-

gner la mort ; cette quête semble inscrite dans toute existence.

Tout être vivant cherche à rester en vie, comme si c'était inné ; tous et toutes le veulent, sauf parfois quand elle pèse lourd et qu'on veut s'en débarrasser. (...)

La mort est pour tout le monde mais elle est vécue différemment aux niveaux culturel, social et économique ; les rites autour de la mort suivent la même logique marchande et l'importance des célébrations religieuses, dépend de la classe sociale ou du degré d'honorabilité du défunt. La mort comme événement biologique rend égaux, mais la société continue de différencier les morts comme elle a différencié les vivants. (...)

La vie, la mort, la liberté font partie du même processus de notre existence et nous ne pouvons pas les vivre et les penser comme des expériences autonomes. Je ne suis pas libre où je n'éprouve pas ce « quelque chose » que j'appelle liberté sans que ma vie et ma mort ne soient habitées par un sens humain commun. Il s'agit d'un sens provisoire, à construire chaque jour, comme si, chaque matin, nous prenions avec notre pain quotidien, notre sens quotidien. Le sens n'est pas donné d'avance comme la nourriture n'est pas donnée d'avance. Le pain et le sens sont donnés et pétris en même temps presque chaque jour par nous-mêmes et par les autres. (...)

L'orientation fondamentale de ma vie fut d'essayer de me mettre avec celles et ceux qui sont menacés de mort sociale, de mort juridique, de mort « économique », de morts causées par des rapports de genre injustes. (...)

Parler de la mort, c'est dans un certain sens continuer à parler de la vie. Je vis dans un pays, une région, un quartier, un monde où la vie de la majorité des personnes ne vaut rien. Alors, c'est la mort qui domine, même si la propagande le cache. C'est la mort qui a le dernier mot, la mort injuste, anticipée, parfois préméditée. (...)

En pensant le monde – ce que j'aime et veux faire –, je constate que les dirigeants et avec eux le grand public ont évacué de leur existence l'idée de finitude : on vit comme si l'histoire – aujourd'hui marquée par les lois de la consommation et du profit – était sans limite, comme si la vie personnelle ne devait pas s'achever bientôt. La finitude, comme la réalité présente à tous les niveaux de notre vie, devrait être réintroduite dans notre éducation et nos relations comme valeur qui permet la liberté et l'égalité pour tous et toutes. Néanmoins, on constate que cette finitude existentielle, qui devrait nous rendre semblables les uns aux autres, est vécue différemment par les riches et par les pauvres. Pour les pauvres, les marginalisés, la finitude est quotidienne, la vie peut se terminer à chaque instant, à la suite d'un acte de violence attendu ou non... Alors, elle ne

vaut pas grand chose, on agit comme si la vie s'achevait demain ou dans une heure ; rien ne peut protéger la vie et donc tout est permis pour jouir de l'instant. Aucune moralité ne s'interpose pour interdire un comportement violent, l'aveuglement est total. La rationalité succombe devant la réduction de l'humain à sa pure animalité... La jouissance, pour plusieurs, a un goût de mort car elle peut être marquée par le sentiment terrible que c'est la dernière fois. De toute façon la finitude est en jeu, soit comme oubli, soit comme présence presque névrotique qui mène à une mort souvent prématurée et injuste.

Une réflexion sur la finitude s'impose. Non pas celle qui nous renvoie à l'infinitude individuelle ou à une exigence d'immortalité à n'importe quel prix, mais une finitude qui devient la base de notre humanité et la base de tout le processus vital. La finitude réside dans l'acceptation non de l'inévitabilité de la mort comme quelque chose de négatif qui nous arrive et qu'il faut fuir ou vaincre, mais dans l'acceptation du fait qu'individuellement nous finissons, tous et toutes. Notre mortalité individuelle n'est pas reliée à l'immortalité individuelle et c'est bon. Il faut réintroduire dans notre culture la finitude comme condition et sens de nos vies. Leur sens est dans la finitude, leur beauté est dans la finitude. L'amour est dans la finitude. La liberté aussi. Ce qui est éternel, dans cette

perspective, semble contredire la dynamique de la vie.

Dire cela n'est pas un artifice poétique même si je considère la poésie et la beauté essentielles à la vie. C'est la constatation qu'en chaque être vivant certaines étapes, expériences, attentes ont un début et une fin. Les choses nous arrivent et doivent se terminer. Une musique, un coucher de soleil, une lessive doivent finir. Nous finissons aussi.

La tradition chrétienne nous enseigne que nous avons reçu la vie. La finitude est l'acceptation de ce fait, mais ce don ne devient pas propriété privée ou individualité monolithique. Nous existons par un ensemble de cadeaux, notre corps, la nourriture, l'air, l'eau, la tendresse, et nous les rendons à notre façon. Un être fini est un être dépendant et interdépendant. Et nous sommes ces êtres finis !

Cette finitude vue à partir de notre réalité concrète nous permet d'analyser l'ensemble des processus sociaux et leurs conséquences éthiques car accepter la finitude a des conséquences éthiques bien réelles sur nos comportements à différents niveaux de notre vie.

Tout s'épuise un jour, tout se transforme, tout se termine. Il ne faut donc pas croire que les ressources de notre Terre sont inépuisables, que les humains seront éternellement présents sur Terre, que demain cette génération

vivra des relations plus justes. La finitude fait appel à l'urgence de la justice et de la liberté pour aujourd'hui, mais c'est un aujourd'hui qui continue demain et après demain et pas nécessairement avec moi. La finitude est un processus renouvelable..

Notre culture patriarcale et capitaliste soutient, au contraire, l'infinitude comme notre réalité constitutive, comme valeur suprême inscrite en nous, comme si l'infinitude que certaines croyances religieuses et certaines philosophies ont attribué à Dieu – considéré comme être indépendant et suprême – était aussi notre héritage. Nous serions individuellement infinis à l'image de Dieu, infinis à l'image de l'être que nous avons créé selon notre désir. Je pense que l'idée d'infinitude rend un mauvais service quand elle est appliquée aux individus et surtout lorsqu'elle obscurcit notre condition de finitude. L'infinitude qui nous a façonnés est marquée par l'inégalité historique car l'immortalité, autre mot pour l'infinitude, n'est pas vécue comme un événement auquel tous et toutes participent dans un processus continu de transformation et de création. On nous livre l'idée que les immortels sont d'abord les riches, les grands hommes d'état, ceux qui ont eu de grands pouvoirs. Ils jouissent du premier rang de l'immortalité, de cette espèce d'infinitude qui s'accroche à eux grâce à des titres de noblesse, par la gloire ou selon un modèle hiérarchique. Ils ne se-

ront jamais oubliés parce que le système patriarcal a besoin d'immortels. Le même schéma se trouve dans le christianisme et en particulier dans le catholicisme romain.

Je m'invite à être apprentie de la sagesse de la finitude. Et cette sagesse est au-delà de ma peur personnelle de mourir ou de perdre ceux que j'aime, elle est l'accueil profond de notre condition d'êtres vivants qui ne veulent pas prolonger cette vie au-delà d'elle-même. Cette sagesse est la condition d'une société juste qui remettrait chacun et chacune à sa place limitée mais fondamentale dans le processus historique. Et, à cette place précise, il s'agit de vivre intensément et avec dignité.

La mort dépend de la façon dont nous vivons, de notre place sociale, de notre regard sur les autres et sur nous. Si on ne croit pas à la valeur de la vie de chacun et de chacune on ne croit pas à la dimension égalitaire de la mort, liée au fait que tous et toutes nous sommes mortels.

J'ai souvent l'impression que les gens riches et puissants estiment que mourir est un événement normal pour les autres et surtout pour les plus pauvres : la mort des pauvres et des marginalisés devient un événement banal, comme leur vie, qui ne trouble pas la marche de la société, pas plus que leur vie ne troublait les détenteurs du pouvoir. Leur vie sert aux bonnes actions qui remplissent de bonne conscience quelques personnes. Les pauvres sont l'ob-

jet de charité ou d'assistance publique et la charité peut devenir un moyen de maintenir une bonne conscience. L'aide aux pauvres peut ainsi aider à maintenir un système qui génère la mort sociale et la mort de la dignité personnelle.

Je crois au pouvoir de la connaissance, de la conscience pour changer nos comportements mais souvent, je vois que pour la plupart d'entre nous cette connaissance est fondée sur des mythes pré-construits, sur des héritages culturels et religieux ancrés en nous et répétés de génération en génération. Ceux qui arrivent à casser la chaîne et à sortir de la caverne, comme dans le mythe de Platon, ne sont plus reconnus par les autres. Ces personnes deviennent marginalisées par la découverte d'une nouvelle sagesse et quand elles arrivent à s'éveiller de la torpeur dans laquelle leur vie se déroulait, elles sont mises à l'écart comme des infidèles ou des hérétiques.

Pour boucler ces lignes, je voudrais revenir à mon expérience personnelle de la mort, au niveau des sentiments. Dans un sens, je me sens mourir tout en restant encore en vie. Je meurs en vivant la mort de celles et de ceux que j'aime. La mort de mes proches est, d'une certaine façon, ma mort.

Quelque chose est mort en moi quand ma mère, mon père, Rica, un grand ami, sont morts. Une partie de ma vie est partie avec eux et avec elles. Leur mort a marqué ma vie de mort, de tris-

tesse, de nostalgie comme leur vie avait marqué la mienne de joie et de plaisir. Ma vie n'est plus la même depuis leur départ comme elle n'aurait pas été ce qu'elle est sans leur présence.

Il y a un vide physique de présence, même si les souvenirs sont intenses. Juste après la mort de ma mère, je me consolais en lui écrivant des poèmes. Après celle d'un ami, je lui écrivais aussi des poèmes. C'est pour moi un moyen de faire sortir la douleur de l'absence, de la matérialiser, de la rendre belle et, mystérieusement, de la posséder. Écrire pour défier la tristesse, pour rendre hommage, pour remercier la vie, c'est une façon de communier avec la mort. Je me mets devant une feuille de papier ou l'ordinateur et je leur parle en me parlant à

moi-même. Ma tristesse devient poème, dépassement de l'espace vide laissé par l'absence physique. Je pense aux rencontres d'antan, je combine les mots, je crée une rime au rythme de mon présent. Ma tristesse s'ouvre en poésie...une façon de faire le deuil, mon adieu au milieu de tant d'adieux ; elle révèle l'éphémère de toute existence, la nostalgie collée à mon âme, les souvenirs heureux d'avoir vécu quelque chose de beau ensemble, la complexité de la vie, le désir de continuer mon combat. Et je me sens habitée...



COMME UNE GRÂCE

Jeannine Durocher, s.a.s.v.

C' était un homme bien ordinaire, comme tant d'autres de son temps, chez qui l'appel à une profession libérale ou à la prêtrise ne se fit jamais entendre, alors que la ferme, elle, très grande, criait à l'aide vers celui qui avait du cœur et des bras à mettre à l'ouvrage. Cet homme était mon frère Réal.

Il était mu par de solides convictions. La famille... l'esprit de famille, lui tenait fermement à cœur. On devait gagner sa vie et respecter ses engagements. Ses croyances religieuses, quant à elles, se faisaient plus discrètes. Il allait bien à la messe le dimanche, payait sa dîme, donnait à la quête, faisait sans doute ses prières, mais quant au reste... On ne savait pas.

Et, sournoisement le cancer est venu. Un jour, il a dû lâcher prise. "Je vais faire comme le Christ, mourir un Vendredi Saint" lança-t-il, dans un dernier sursaut de vie. Effectivement, il quitta les siens dans la nuit d'un Vendredi Saint, après avoir reçu, in extremis, l'onction des mourants. Malheureusement, les hôpitaux ne sont pas toujours des lieux où les supports favorisant l'ultime départ vers le Seigneur sont faciles à donner car les moments d'intimité se font rares. Nous aurions désiré pour lui un accompagnement plus tangible, le rejoignant en son cœur d'homme et de croyant.

Je suis sa grande sœur et son départ, non seulement me bouleversa, mais

m'interpella vivement. Mourir à un âge où tant de rêves peuvent encore se réaliser! Surtout, mourir ainsi, presque en silence, tout quitter, sans manifestation de crainte ou d'abandon, sans réclamation, sans allusion audible sur l'au-delà de la mort, emportant son mystère, enveloppé dans une foi muette! Comme tant d'autres, dont la formation chrétienne, à part celle reçue dans la famille, n'a été que celle du petit catéchisme de Québec et l'homélie dominicale, il s'en est allé. Les moyens de ressourcements spirituels n'étaient pas non plus pour eux des préoccupations existentielles. Mais il y a l'Esprit et la grâce... De quoi je me mêle et pourquoi ce soupçon de doute?

Dieu est Amour, Salut et Miséricorde. Le dire et le redire dans mon milieu est un appel vivement ressenti. D'autres peuvent me ressembler et sentir le besoin d'ajouter cette grande vérité à leur foi personnelle. La remise en question de ma propre foi face à la Résurrection m'invite à la raviver aux sources évangéliques qui me rassurent. Je me fais aider par de bons théolo-

giens et, surtout, je prie humblement. Pour être honnête, je dois avouer que je ne réussis pas à apprivoiser la pensée de ma propre mort. J'ai toujours peur. Cependant l'assurance qu'un Dieu m'attend m'aide au quotidien à préparer par de petites résurrections ma grande Résurrection. C'est souvent l'objet de ma prière et le cri sourd de ma foi. Par sa mort, Réal m'a laissé un bel hé-

ritage à monnayer au fil des jours. Celui de « regaillardir » ma foi, en un Dieu Vivant, Sauveur et Miséricorde. Et la grâce de lui donner des bras. Alléluia!



Suite de la page 8:

mort sont manipulées. Des espaces clos où la vie utilise la vie pour en tuer d'autres comme les laboratoires clandestins, les usines chimiques, les centrales nucléaires. Mais il y a aussi, des lieux privilégiés où on décide des guerres, des famines, de l'emplacement des déchets toxiques, de la déforestation. Il existe des endroits sous éclairés où la vie exploite la vie jusqu'à la mort comme l'esclavagisme, la prostitution, la toxicomanie. Mais il y a aussi des foyers où la vie méprise la vie jusqu'à la mort comme la violence conjugale, le racisme, le sexisme. Il en résulte des veuves et des orphelins à cause des guerres et des famines; des gens malades à cause de la mauvaise qualité de l'eau et de l'air; des personnes qui meurent pour rien d'une surconsommation

de drogue, d'une cirrhose du foie, d'un cancer du poumon, d'avoir été trop battues.

Heureusement, il y a une zone de lumière où la vie et la mort entrent en dialogue. Un espace ouvert où la vie cherche un sens à la mort, où les vivantes et les vivants fabriquent du sens en célébrant la mémoire des défunts à travers des gestes, des paroles, des signes, des rites et des symboles. Il existe un endroit à l'intérieur ou à l'extérieur du corps et des sens où la vie et la mort se rencontrent. C'est un signe de croix, une prière à l'hôpital, une chapelet au salon funéraire, une messe chantée à l'église ou une visite au cimetière. Ce sont des espaces spirituels où les survivantes et les survivants prolongent la vie en éternité.

NATURA, MORS ET VITA

Monique et Francine Dumais,
Groupe Houlda, Rimouski

L'emploi du latin pour exprimer le titre de cet article vous surprend ? La langue latine, considérée comme une langue morte, permet pourtant à Francine et à moi de n'utiliser que trois mots pour identifier notre recherche sur les relations existant entre la nature, la mort et la vie. Parler de la mort, n'est-ce pas aussi parler de la vie ? Qu'en dis-tu, Francine?

- Oui, il existe un véritable chassé-croisé entre la mort et la vie quand on observe un tant soit peu la nature. On peut voir que la vie et la mort y sont intimement liées surtout lorsqu'il s'agit des règnes animal et végétal. Ainsi, les animaux, selon la spécialisation de leur espèce, doivent consommer pour survivre, d'autres animaux, des insectes ou des plantes. Les plantes, elles, germent, croissent et meurent après production de leurs semences.

Les espèces animales et végétales assurent leur pérennité grâce à diverses stratégies dont la reproduction sexuée. Cette dernière amène de multiples variétés dans les caractères de leurs descendants: couleur, forme, résistance à certaines maladies, etc. Telle une joute sans fin, chaque espèce survit grâce à l'arrivée de nouveaux individus combinant différemment le bagage génétique reçu de leurs parents. Bref, la vie défie la mort en créant sans cesse du nouveau d'où son rapport à l'abondance et à la richesse.

- Mais, est-ce toujours la vie qui triomphe?

- Non, la vie subit parfois des revers face à la mort. En effet, certaines espèces animales et végétales ont disparu pour toujours de notre planète. Pensons aux dinosaures et aux plantes de cette lointaine ère géologique qui n'ont pu survivre aux changements climatiques ou aux catastrophes écologiques. De nos jours, nos activités surabondantes et la prolifération de notre espèce menacent l'habitat de nombreuses espèces animales ou végétales. L'espèce humaine a donc une grande responsabilité dans la chaîne de vie de notre planète dont il faut prémunir les mailles les plus fragiles contre une cassure définitive.

- Francine, tout respire la nature dans ton texte. Dans quel environnement l'as-tu donc produit?

- J'ai écrit ces lignes dans le parc de notre bibliothèque municipale, dénommée *Lisette-Morin*, en souvenir d'une journaliste rimouskoise bien connue.

C'était à l'aube d'un dimanche ensoleillé de juillet, succédant à une semaine de jours pluvieux. Dans ce matin calme et lumineux, la végétation vibrait de toutes les couleurs où domine le vert, couleur symbolique de la vie: vert - verdure - vert qui dure... Sous les rayons rasants du soleil matinal, les gouttelettes de rosée brillaient comme des mini-ampoules accrochées aux brins d'herbe : une brise, après un léger bruissement et une caresse sur ma peau, se faufilait entre les branches des arbres et quelques gazouillis d'oiseaux fusaient mélodieusement autour de moi.

Dans la rocaille qui me faisait face, arbustes et plantes surgissent du sol dans une variété de formes et de coloris. C'est le cœur de l'été qui bat. Dans quelques mois, dès l'arrivée des premières froidures, tout cela s'estompera graduellement pour simuler une mort apparente de la nature, puis, à la résurrection printanière, de nouveaux êtres apparaîtront. Moments fort de contemplation et de paix!

Et toi, Monique, que dis-tu de cette relation entre la nature et la mort?

- D'abord, je veux te rappeler que mon deuxième prénom est Flavie, le prénom de notre grand-mère maternelle qui était aussi ma marraine. Quand j'étais jeune, je trouvais que le nom Flavie faisait vieillot, mais, maintenant, je l'apprécie beaucoup avec sa finale en VIE. Ainsi, ma grand-mère qui est décédée à l'âge de 91 ans en

1978 continue de me parler de la vie. J'écris du bord de la mer, au Bic. Les vagues viennent mourir à mes pieds et continuent de rejaillir sans cesse. Ce mouvement en deux temps: mort et vie, travaille en mon esprit. Je suis captivée par les cycles de vie. «Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.» (Jean 12, 24) Cette phrase biblique, ma maîtresse des novices me l'a répétée de temps en temps pour me signaler qu'il fallait mourir à soi pour entrer dans le courant de la vie divine!

- Monique, de quels cycles de la vie veux-tu nous parler?

- J'ai l'embarras du choix. C'est toujours étonnant de constater, en considérant les cycles de la vie, comment la vie surgit de la mort. En voici un premier exemple: Une forêt passe au feu. Quelle tristesse que de voir ce paysage dévasté où ne subsistent, dans un premier temps, que des troncs calcinés, des branches étripées, et pourtant ce fond de bois deviendra bleuetière et se revigorera!

Voici ce qu'on dit du «rôle naturel du feu». Qu'il soit d'origine naturelle ou anthropique (cause humaine), le feu joue un rôle dans la dynamique des forêts. En effet, selon l'intensité, la fréquence et l'étendue de l'incendie, le feu peut permettre la perpétuation ou la conversion d'un peuplement. La forêt boréale est régulièrement ravagée par le feu. Les incendies forestiers

jouent un rôle majeur dans la répartition et la composition des communautés végétales. Des espèces, des communautés et des écosystèmes entiers se sont adaptés à son passage plus ou moins fréquent. Le feu constitue donc un facteur de premier ordre pour le maintien du cycle normal de reproduction et de croissance de ces écosystèmes. Il représente un facteur de renouveau dans la forêt boréale et une partie intégrante de son cycle de vie. (Gouvernement du Québec, 2003 . <http://www.mrn.gouv.qc.ca/forets/fimaq/feu/fimaq-feu.jsp>)

Un autre exemple. Des graines, enfouies dans la terre depuis des années et même des siècles, reprennent vie. Théodore Monod raconte dans *La plus belle histoire des plantes* (Paris, Seuil, 1999, p. 179), que certaines graines dans le désert attendent des années durant avant de croître de nouveau. D'autre part, en Égypte, des graines ont été trouvées dans des sarcophages et ont poussé après des millénaires d'attente. Les Égyptiens avaient l'habitude de façonner à l'effigie du dieu Osiris de petits moules d'argile humide, emplis de limon et contenant des graines d'orge. En effet, l'aspect végétal d'Osiris était symbolisé par l'orge, dont les grains étaient enterrés (sépulture), puis séjournaient sous la terre (l'au-delà) avant de germer (résurrection). Lorsque la germination avait lieu, les graines formaient des statuettes de verdure que l'on plaçait à

l'intérieur des tombes. Elles symbolisaient l'espoir en la résurrection à l'image de la vallée du Nil renaissante après la décrue. Ces moules étaient appelés "*Osiris Végétants*" et on les retrouve parfois, flétris, dans les tombes thébaines. (<http://membres.lycos.fr/nebetbastet/osiris.htm>)

- Monique, dans ta recherche sur les femmes et la mondialisation, n'as-tu pas connu des femmes qui luttent pour la protection des graines?

- Bien sûr, Vandana Shiva, une physicienne féministe indienne, qui a publié en 2001 un ouvrage sur le terrorisme alimentaire, a fondé en 1990 l'organisation Navdanya qui milite pour la biodiversité et contre les OGM et la « brevetabilité » du vivant. Elle a notamment dénoncé le riz doré, une plante génétiquement modifiée, comme une technologie qui crée des carences en vitamine A. Le riz doré a été vanté comme un remède magique contre la malnutrition et la faim qui frappent 800 millions de personnes. Le problème est que le riz enrichi en vitamine A ne va pas supprimer la carence en vitamine A. Il va au contraire l'aggraver. Cette technologie ne tiendra pas ses promesses. Aujourd'hui, on ne sait même pas combien de vitamine A ce riz va produire. L'objectif affiché est de 33,3 microgrammes pour 100 g de riz. Même s'il est atteint, il ne permettra pas d'éliminer la carence en vitamine A. Le besoin quotidien en vita-

mine A est de 750 microgrammes. Or un repas moyen contient 30 grammes de riz (en poids sec), soit 10 microgrammes de vitamine : 1,33% du besoin ! Même en supposant une ration quotidienne de 100g de riz, comme le font les inventeurs du riz doré, on ne dépasse pas les 4,4% de la ration nécessaire ! Pour atteindre les 750 microgrammes de vitamine A, un adulte devrait consommer 2,27 kg de riz chaque jour. C'est là un facteur d'aggravation de la sous nutrition, pas un moyen de lutter contre les carences. (<http://www.globenet.org/bede/rizdore/supercherie.htm>)

Le travail de dénonciation de Vandana Shiva se porte énergiquement à l'encontre de la stratégie que mènent les grandes firmes internationales de l'agroalimentaire, Monsanto ou Novartis, dans le cadre d'une certaine mondialisation promue par l'Organisation mondiale du commerce (OMC). Ces firmes prétendent remplir une mission humanitaire, celle de nourrir les masses affa-

mées du tiers-monde, mais en réalité, elles cherchent à imposer à tous les pays l'achat obligatoire de leurs produits. Vandana Shiva ne se gêne pas pour affirmer que « l'économie industrielle est une forme de vol commis au détriment de la nature et des gens. » Le terrorisme alimentaire. (*Comment les multinationales affament le Tiers-Monde*, Paris, Fayard, 2001, p. 7)

Voilà comment nous avons découvert ensemble quelques aspects captivants des rapports entre la mort et la nature. Nous avons été fascinées par la relation à la vie qui y demeure toujours présente. Notre passion pour les dynamismes de la Vie et notre foi en Dieu ne cessent de nous habiter.

Dinosaures, animaux et plantes disparus, reposez en paix !

Poissons, oiseaux, insectes, célébrez la vie!

Forêts boréales, graines protégées, louez Dieu!



IMAGES ET RITUELS DE LA MORT DANS LES ARTS, LA LITTÉRATURE ET LE CINÉMA

Monique Hamelin, *Vasthi*

Il arrive que des émotions jaillissent à la vue d'une sculpture, d'une peinture, à la lecture d'un roman ou au « visionnage » d'un film. On cherche ce que cela peut signifier et l'on se rend compte qu'un élément ou l'autre nous rappelle directement ou indirectement la mort ou même la possibilité de la mort d'êtres chers. Nous voici mis en face de la finitude de la condition humaine, de la disparition du père, de la mère, d'un fils, d'une fille, d'une personne qui nous est chère quand ce n'est pas à notre propre mort que nous sommes confrontées. Ces rencontres entre l'art et la condition humaine peuvent aussi nous aider à trouver en nous les ressources pour affronter ces épreuves de la vie.

La mort de l'enfant

En visitant l'exposition intitulée *Vénus et Caïn* préparée par le Musée d'Aquitaine et présentée au Musée national des beaux-arts du Québec jusqu'en janvier dernier, j'ai été particulièrement frappée par la relecture du chapitre 4 de la *Genèse – Caïn et Abel*. L'œuvre *Les premières funérailles* a été sculptée par Barrias en 1883. On y retrouve trois personnages en marbre blanc : le père, la mère, l'enfant. Leurs noms : Adam, Ève, Abel.

Ève, la mère, est brisée et ploie sous le chagrin. Adam, le père, le visage tendu par l'effort, où l'on sent percer la douleur, porte le corps de son enfant. Et immédiatement on pense à l'autre enfant, l'enfant absent, par qui tout cela est arrivé. Double perte pour les parents.

La force de cette sculpture réside entre autres dans le changement de perspective qui nous est proposé : voir la douleur de ceux qui restent et non seulement le geste de Caïn. Imaginer notre propre douleur devant la perte d'un enfant, la douleur de la mère, la douleur du père devant cet événement contre nature, cet événement qui force les parents à présider aux funérailles de leur propre enfant.

Cette douleur des parents, nous la retrouvons aussi dans le film *La dernière marche* d'après le récit de Sœur Helen Prejean. On y aborde non seulement l'incompréhension de nombreuses personnes face au soutien donné aux condamnés à mort, mais également les différentes facettes de la douleur des proches des victimes de meurtres. Il peut s'agir de la haine face au meurtrier, de la douleur pour les

souffrances des victimes, sans parler de sa propre peine. Prejean aborde le pardon des parents pour surmonter cette épreuve tout comme la douleur de la mère du jeune homme qui, après avoir sauvagement violée la jeune fille, a participé aux meurtres de deux jeunes amoureux. Suzan Sharandon interprète Sœur Prejean et Shaen Penn, Mathew Poncelet, le jeune meurtrier. Un film magistral à plusieurs égards.

Comment survivre après la mort accidentelle d'un enfant et d'un mari est le thème de *Trois couleurs* : trilogie de Krzysztof Kieslowski dont *Bleu*, est le premier film. Julie, interprétée par Juliette Binoche, veut couper tous les liens avec sa vie d'avant, d'avant cet instant qui a tout chambardé. L'homme de sa vie n'est plus, sa fille n'est plus. Mais la vie est ainsi faite que, dans les moments les plus inattendus, un objet, une petite phrase musicale, un rien nous ramène à notre douleur, au deuil à faire, un deuil d'autant plus difficile pour l'héroïne, qu'elle découvre que son mari avait une maîtresse et que cette dernière attend un enfant de lui.

La mort d'une fille pour une mère ou d'une mère pour une fille

La force de la tragédie chez une mère

qui vient de perdre sa fille peut recevoir un éclairage nouveau des réflexions d'Adrienne Rich dans *Of Woman Born*¹. Pour Rich, la perte d'une fille pour une mère ou d'une mère pour une fille est la tragédie fondamentale des femmes.

Si nous reconnaissons aujourd'hui la relation père-fille, fils-mère et la force des drames qui s'y jouent, il nous reste, ajoute-t-elle, à reconnaître comme une grande tragédie de l'humanité la passion et la rupture dans la relation mère-fille. Rich est connue pour ses écrits poétiques et ses réflexions sur la maternité, tant dans l'expérience de celle-ci que dans la maternité vue comme institution dans un monde patriarcal. Dans le livre précité, elle retrace les fondements de ses réflexions jusque dans la Grèce antique.

Deux œuvres illustrent de façon particulière l'impact que produit la mort de la mère chez ses filles. *Ponette*, un film de Jacques Doillon qui met en scène une jeune enfant de quatre ans et *Une mort très douce* de Simone de Beauvoir² qui raconte les derniers moments de la vie de sa mère.

Ponette rêve et parle à sa mère à partir de son expérience d'enfant, de ce que les adultes et les enfants autour d'elle

1. Rich, Adrienne. *Of Woman Born – Motherhood as experience and institution*. New York: W.W. Norton & Company. 1976. Page 237. Traduction libre. Disponible en français sous le titre : *Naître d'une femme la maternité en tant qu'expérience et institution*. 1980 : Denoël / Gonthier.

2. De Beauvoir, Simone. *Une mort très douce*. Éditions Gallimard : 1964.

disent et taisent.

De Beauvoir, philosophe et romancière, au beau milieu de la cinquantaine, nous livre ses réflexions personnelles sur la rencontre de la finitude et des émotions avec lesquelles nous ne savons pas toujours comment réagir. Dans cette œuvre, de nombreux éléments peuvent être mis de l'avant. Par exemple, la surprise de la romancière en comparant les sentiments qui l'assaillent à l'approche de la mort de sa mère par rapport à ceux qu'elle a ressentis au moment du décès de son père. Ensuite sa condamnation de sa mère au silence pour ne pas avoir à aborder le sens de la mort avec elle. Mais le silence qu'impose de Beauvoir, se rapporte-t-il au sens de la finitude ou, d'une manière plus large, à la grande rupture de la relation mère-fille? Cette relation mère/fille englobe l'amour et la haine. Elle comprend, outre l'expérience de la dépendance, l'expérience sensuelle du premier corps touché par la mère ainsi que l'expérience de l'institution de la maternité dans un monde patriarcal. À la fin du livre, l'auteure apporte certaines réponses à ces questions :

La «petite maman chérie» de mes dix ans ne se distingue plus de la femme hostile qui opprima mon adolescence; je les ai pleurées toutes les deux en pleurant ma vieille mère. La tristesse de notre échec, dont je croyais avoir

pris mon parti, m'est revenu au cœur ... Il n'était pas en mon pouvoir d'effacer les malheurs d'enfance qui condamnaient maman à me rendre malheureuse et à en souffrir en retour.

L'avortement

L'avortement, le droit de choisir de ne pas poursuivre une grossesse est – pour reprendre les mots d'Annie Ernaux³ – une «expérience humaine totale, de la vie et de la mort, du temps, de la morale et de l'interdit de la loi; une expérience vécue d'un bout à l'autre au travers du corps.»

Il y a le temps d'avant la légalisation permettant l'interruption volontaire de la grossesse (IVG) et celui de l'après. Néanmoins, au-delà du changement de la loi, au-delà de la morale du péché, l'IVG reste un événement sans doute inoubliable. Ernaux donne dans son journal – écrit quelque 20 ans après les faits – un témoignage de cette expérience, en avouant avoir célébré, pendant longtemps, l'anniversaire de cet événement. En écrivant, elle aurait effacé la seule culpabilité qu'elle ait eue – soit de ne rien faire de cette expérience ultime qu'elle a vécue.

Dire la douleur qui nous habite, partager avec d'autres sa souffrance, exprimer le sens qu'on y trouve, voilà des éléments de base pour un rituel. Annie Ernaux dans son récit, pourrait avoir mis les bases d'un rituel d'ac-

3. Ernaux, Annie. *L'événement*. Éditions Gallimard : 2000.

compagnement pour les femmes qui se retrouvent avec une grossesse non désirée et qui envisagent une IVG.

Les funérailles sont tant une cérémonie des adieux à des êtres chers qu'un rituel de soutien pour faire face à la douleur de perdre un être aimé. L'accompagnement des condamnés à mort se veut un rituel de soutien vers la finitude de la vie imposée par une cour de justice. Au sujet de l'avortement et des émotions complexes qui l'accompagnent, les femmes ne pourraient-elles pas être mieux soutenues par un rituel? Il nous revient à nous, féministes, de créer ce rituel d'accompagnement pour les femmes qui ont à faire ce

choix d'interrompre leur grossesse afin qu'elles puissent mieux vivre leur deuil. Ce rituel reconnaîtrait la souffrance, la douleur et ouvrirait sur l'avenir. Ainsi, c'est avec une plus grande sérénité qu'en d'autres temps et d'autres lieux que l'enfant à naître pourrait être accueilli.



CONSIDÉRATIONS SUR LA MORT¹

Yvette Laprise, *Phoebe*

Nous sommes d'éternité mais nous vivons dans le temps.

Je suis de passage et d'éternité.
De passage par ma forme physique visible (corps).
D'éternité par essence invisible (être)
Je vis ici bas dans un corps mortel (forme) mais mon essence (être) est immortel.

De ma naissance à ma mort, j'évolue sur deux plans :
Un plan horizontal, visible (manifeste), temporel,
Un plan spirituel, vertical, invisible, (non-manifeste), éternel.

Chaque personne humaine est comme un lac profond. Les circonstances extérieures et tout ce qui peut se passer dans une vie sont comme la surface du lac parfois calme, parfois agitée. C'est le plan horizontal.
En profondeur, l'eau du lac reste impassible, paisible en tout temps. C'est le plan vertical.
Le plan horizontal concerne les conditions de vie ici-bas et se termine à la mort
Le plan vertical concerne la vie réelle et débouche sur la vie éternelle.

Mais qu'est-ce donc que la vie ? D'où vient-elle ? Où est la vie pendant ma vie ? Où va-t-elle après ma mort ? Que sais-je vraiment d'elle ? La vie est venue à moi, où va-t-elle après moi ? Où s'en va mon dernier souffle de vie ? Que devient-il ? Qu'ai-je fait pour apparaître en ce monde ? Que suis-je venue faire sur cette planète ? D'où me viennent mes pensées ? mes émotions ? mes sentiments ? mes désirs ? Mes passions ?

Qui suis-je donc ? D'où viens-je ? Où vais-je ?

Répondre à ces questions existentielles m'apparaît propice à nous mettre sur la piste de la mort.

Mais parlons d'abord de la vie.

La Vie, invisible par nature, ne peut se manifester sans la matière. Derrière tout ce qui existe, il y a la Vie qui s'exprime. Chaque être matériel créé est une forme d'expression de la Vie. De la naissance à la mort, notre existence se déroule dans le temps sous l'influence de l'environnement et de la culture. Dans la mesure où nous devenons prisonnières de comportements et de rôles définis culturellement, nous sommes coupées de la

1. Ce texte s'inspire largement du Guide d'éveil spirituel proposé par Eckhart Tolle dans son oeuvre *Le pouvoir du moment présent*, publiée, pour l'édition en français, chez Ariane Éditions inc, Montréal, 2000, 220 pages.

conscience originelle de nous-mêmes, nous perdons contact avec ce que nous sommes vraiment et devenons des stéréotypes. Nous ne prenons pas pleinement conscience de notre être véritable.

Notre raison d'être sur terre ce n'est ni l'endroit où nous sommes, ni le geste que nous posons (plan horizontal) mais la qualité de notre conscience dans l'instant présent. C'est le vivre au rythme de l'éternité (plan vertical), au rythme du Dieu de la vie et éclairé par sa lumière, car au-delà des myriades de formes de vie assujetties au cycle de la vie et de la mort, il y a la vie éternelle omniprésente au cœur de toute forme dont elle constitue l'essence invisible et indestructible, autrement dit notre véritable nature. Ainsi toute la création dans son exubérance nous ouvre sur le mystère qui nous habite.

L'expérience, l'observation nous disent aussi que la mort est au cœur de la vie, que chaque instant de la vie est un pas vers la mort, que tout ce qui a un commencement a une fin. Rien ne dure dans la dimension terrestre. Soit les choses se terminent, soit elles changent, soit elles subissent une inversion : maladie, malheur, déception... Tout cela c'est déjà la mort dans la vie. Pour comprendre et accepter la mort comme partie intégrante de la vie, il importe d'y faire face. Quand viendra-t-elle ? Y aura-t-il un avertissement ? Sera-t-elle graduelle ou rapide ? Qu'importe !

La mort

La mort est un fait universel inéluctable qui donne un sens à la destinée humaine. On peut la voir comme le rideau qui sépare l'existence dont nous sommes conscients de celle qui reste cachée jusqu'au lever du rideau. Comme tous les êtres créés, étant dans un corps physique, nous sommes vulnérables et voués à la disparition finale de notre forme matérielle, car la forme n'existe pas pour elle-même. Nous serons un jour un cadavre en décomposition, puis une poignée de poussière et puis plus rien. C'est un fait.. Méditer profondément sur la mortalité des formes matérielles, la nôtre y compris, m'apparaît un puissant exercice spirituel.

Ce que nous percevons et nommons le corps, sujet à la maladie, à la vieillesse et à la mort, ce n'est pas entièrement nous. Ce n'est pas notre essence. Notre corps n'est qu'une enveloppe qui renferme notre être véritable. Ce que nous sommes en réalité se situe au-delà de la naissance et de la mort. Au-delà de notre forme physique, nous sommes reliées à une réalité tellement vaste et sacrée que nous ne pouvons ni la concevoir, ni la nommer. Y croire ne suffit pas. Il faut en faire l'expérience.

Le corps, symbole de limites et de mort, cache la splendeur de la réalité essentielle et immortelle de ce que nous sommes. Ce corps que nous pouvons voir et toucher n'est qu'un écran qui voile notre essence invisible reliée au grand tout éternellement présent. Par notre

corps physique nous avons en commun avec tout ce qui est vivant sur la planète, la vulnérabilité et la disparition finale de notre forme matérielle mais nous existons toujours comme divine présence issue de la Source d'où émane notre conscience qui se rappelle son origine et qui revient à sa source.

On vient au monde, on vit sur terre, on meurt... et après ?

Qui peut dire avec certitude et précision ce qui se passe véritablement après la mort ?

Pour certains, la vie peut sembler un tragique malentendu comme si elle avait surgi par hasard du néant. Pour d'autres, elle est quelque chose d'indéfinissable, une essence intérieure profonde et sacrée qui existe au-delà de la beauté des formes extérieures.

Pourquoi la mort ne serait-elle pas, comme la naissance, à la fois la fin d'un monde et le commencement d'un monde nouveau dans une certaine continuité ? Pourquoi la mort, loin d'être la fin du voyage, ne serait-elle pas le passage à une autre dimension de l'existence : le passage des ténèbres à la lumière ? En rendant le dernier soupir, l'être humain, abandonnant le corps inerte, entrerait dans sa véritable forme d'existence et deviendrait pure conscience. La vie est si belle, pourquoi n'en serait-il pas ainsi après la mort ? Après tout, si Dieu a été capable de

faire la Vie il doit bien pouvoir s'arranger pour que tout ne s'arrête pas avec la mort....

Quoi qu'il en soit mourir reste difficile et le restera toujours même quand nous aurons appris à accepter la mort comme partie intégrante de la vie parce que mourir c'est abandonner la vie terrestre. Mais si nous pouvons apprendre à voir la mort dans une nouvelle perspective, à la réintroduire dans nos vies pour qu'elle y devienne une compagne attendue et non plus une étrangère redoutée, nous apprendrons du même coup à donner sens à nos vies, appréciant pleinement notre finitude et les limites du temps que nous avons à passer ici –bas.

Finalement, nous ne pourrons jamais rien énoncer de vérifiable concernant la vie et la mort, à supposer qu'elles soient distinctes. Nous ne trouverons pas la vérité de notre vivant sur terre. Mais qui sait si, en la cherchant malgré tout, elle ne s'approchera pas de nous.

« J'ignore, écrit Christian Bobin, où sont ceux que j'ai aimés et qui sont morts. Je sais seulement qu'ils ne sont pas dans les cimetières même si le soleil s'incline chaque jour devant leurs tombes pour y faire briller leurs noms. »

QUELQUES TEXTES POUR ALIMENTER NOS RÉFLEXIONS, NOS PRIÈRES ET LES RITUELS SUR LA MORT

Réjeanne Martin

Le recueil *La mort : Textes non bibliques pour les funérailles* a été pour Réjeanne une source d'inspiration à l'occasion de deuils vécus. Nous reproduisons ici deux de ces textes et vous référons à l'ouvrage si vous devez préparer un temps de réflexion au moment de la mort d'êtres chers ou présider la cérémonie des adieux.

Un amour m'attend...

Ce qui se passera de l'autre côté,
quand tout pour moi
aura basculé dans l'éternité,
je ne le sais pas.
Je crois, je crois seulement
qu'un AMOUR m'attend.

Je sais pourtant qu'alors il me faudra
faire
pauvre et sans poids,
le bilan de moi.
Mais ne pensez pas que je désespère.
Je crois, je crois tellement
qu'un AMOUR m'attend.

Quand je meurs, ne pleurez pas :
c'est un AMOUR qui me prend.
Si j'ai peur – et pourquoi pas ?
Rappelez-moi simplement
qu'un AMOUR, un AMOUR m'at-
tend.

Il va m'ouvrir tout entier
à sa joie, à sa lumière.
Oui, Père, je viens à TOI

dans le vent,
dont on ne sait ni d'où il vient, ni où il
va,
vers Ton AMOUR,
Ton AMOUR qui m'attend.

Mère Aline Aimée
Extrait de *Textes non bibliques sur la mort*

Il restera de toi

Il restera de toi ce que tu as donné
Au lieu de le garder dans des coffres
rouillés

Il restera de toi, de ton jardin secret,
Une fleur oubliée qui ne s'est pas
fanée

Ce que tu as donné
En d'autres fleurira
Celui qui perd sa vie
Un jour la trouvera

Il restera de toi ce que tu as offert
Entre tes bras ouverts un matin au
soleil

Il restera de toi ce que tu as perdu
Que tu as attendu plus loin que tes
réveils

Ce que tu as souffert
En d'autres revivra
Celui ou celle qui perd sa vie
Un jour la trouvera

Il restera de toi une larme tombée
Un sourire germé sur les yeux de ton
cœur

Il restera de toi ce qu tu as semé
Que tu as partagé aux mendiants du
bonheur

Ce que tu as semé
En d'autres germera
Celui qui perd sa vie
Un jour la trouvera

Extrait de *Textes non bibliques sur la
mort*

Notes

Ce recueil de textes sur la mort fait
partie de la collection :
*LA MORT Textes non bibliques pour
les funérailles*, Les éditions de l'Atelier,
VIVRE, CROIRE, CÉLÉBRER,
présenté par le Service diocésain de
pastorale sacramentelle et liturgique
de Lyon.
Les Éditions de l'Atelier (sous-titre)
Les Éditions ouvrières, 12 avenue
Sœur Rosalie, 75013 Paris, 1994, 111
pages.
La collection propose divers recueils :
la naissance, la maladie, l'amour, la
marche...



LA GRENOUILLE...

Recueilli sur internet par Yvette Téofilovic

Olivier Clerc, écrivain et philosophe, a envoyé un petit conte d'une grande richesse d'enseignement.

Il s'agit du principe de la grenouille chauffée. " Imaginez une marmite remplie d'eau froide dans laquelle nage tranquillement une grenouille. Le feu est allumé sous la marmite, l'eau chauffe doucement. Elle est bientôt tiède. La grenouille trouve cela plutôt agréable et continue à nager. La température continue à grimper. L'eau est maintenant chaude. C'est un peu plus que n'apprécie la grenouille, ça la fatigue un peu, mais elle ne s'affole pas pour autant. L'eau est cette fois vraiment chaude. La grenouille commence à trouver cela désagréable, mais elle s'est affaiblie, alors elle supporte et ne fait rien. La température continue à monter jusqu'au moment où la grenouille va tout simplement finir par cuire et mourir. Si la même grenouille avait été plongée directement dans l'eau à 50°, elle aurait immédiatement donné le coup de patte adéquat qui l'aurait éjectée aussitôt de la marmite. Cette expérience montre que, lorsqu'un changement s'effectue d'une manière suffisamment lente, il échappe à la conscience et ne suscite la plupart du temps aucune réaction, aucune opposition, aucune révolte ". Si nous regardons ce qui se passe dans notre société depuis quelques décennies, nous subis-

sons une lente dérive à laquelle nous nous habituons. Des tas de choses qui nous auraient horrifiés il y a 20, 30 ou 40 ans, ont été peu à peu banalisées, édulcorées, et nous dérangent mollement à ce jour, ou laissent carrément indifférents la plupart des gens.

AU NOM DU PROGRÈS et de la science, les pires atteintes aux libertés individuelles, à la dignité du vivant, à l'intégrité de la nature, à la beauté et au bonheur de vivre, s'effectuent lentement et inexorablement avec la complicité constante des victimes, ignorantes ou démunies. Les noirs tableaux annoncés pour l'avenir, au lieu de susciter des réactions et des mesures préventives, ne font que préparer psychologiquement le peuple à accepter des conditions de vie décadentes, voire DRAMATIQUES.

Le GAVAGE PERMANENT d'informations de la part des médias sature les cerveaux qui n'arrivent plus à faire la part des choses... Lorsque j'ai annoncé ces choses pour la première fois, c'était pour demain. Là, C'EST POUR AUJOURD'HUI. Alors si vous n'êtes pas, comme la grenouille, déjà à moitié cuits, donnez le coup de patte salutaire avant qu'il ne soit trop tard ".
Merci de diffuser largement.

SAVIEZ-VOUS QUE...

Savez-vous d'où vient l'expression «faire charrette» ?

Née au milieu du XIXe siècle en France, l'expression vient de la pratique architecturale. À cette époque, l'École des Beaux-arts de Paris était la seule institution d'enseignement qui formait des architectes. L'École offrait des cours théoriques en classes fermées, mais elle imposait aux aspirants au titre des exercices qui devaient se réaliser en atelier, en ville, sous la direction d'un patron architecte oeuvrant en pratique privée. Le matin du jour de l'évaluation, l'École envoyait une charrette faire le tour des ateliers pour ramasser les projets — des cartons, planches, dessins et maquettes — afin de les exposer devant un jury formé de professeurs et d'architectes renommés. L'échéance de la remise des travaux suscite, dans les jours qui précèdent le passage de la charrette, une intense activité chez les étudiants «stagiaires». C'est comme ça que l'expression «faire charrette» évoque maintenant, dans les écoles et les ateliers, le travail fébrile des dernières heures que l'architecte aspirant consacre à son projet pour le terminer à temps et le soumettre à l'évaluation.

Par extension, la confrérie des architectes a imaginé des « charrettes » —

ateliers de travail de conception — pour proposer des idées nouvelles et renouveler les problématiques dans des situations qui semblent bloquées, sans issue. C'est ainsi qu'à Montréal, — dans le cadre des Journées de la Culture de l'automne 2004 —, une «charrette» a fait appel à des équipes multidisciplinaires (architectes, artistes, intervenants en patrimoine, animateurs sociaux) qui ont dû réfléchir au sort des églises comme patrimoine à réinventer. *

La reconversion des églises est à l'ordre du jour à Montréal.

Montréal, la ville aux Cents clochers, se verrait, d'ici 10 ans, dans l'obligation de fermer la majorité de ses églises, voir de les démolir. Au train où va la pratique religieuse en ce début de XXIe siècle, les communautés paroissiales ne seront en effet plus capables d'entretenir leur lieu de culte. Quoi faire de ces «châteaux» ?

Les églises, un patrimoine à réinventer.

Dans le contexte d'une baisse de la pratique religieuse — tendance qui traverse l'Amérique et l'Europe occidentale —, le sort des églises a de quoi en inquiéter plusieurs : les pasteurs et paroissiens qui n'ont plus les ressources financières pour entretenir

leur temple; les urbanistes et architectes qui s'inquiètent de voir disparaître ces éléments structurants des îlots et des quartiers que sont les églises et les presbytères; les historiens et les amoureux du passé qui savent l'importance des repères que donnent la mémoire et la continuité.

* Une présentation publique des projets de reconversion d'églises a eu lieu à Montréal, le 26 septembre 2004. Ces exercices seront publiés dans la *Revue d'architecture du Québec*, l'ARQ, numéro d'automne 2004. Avis aux personnes intéressées.

Agathe Lafortune



L'autre Parole donne "des Nouvelles de Dieu".

La neuvième émission de cette nouvelle série portant sur les divers visages du religieux aujourd'hui, a donné la parole à deux membres de notre collective: Marie-Andrée Roy et Christine Lemaire. Cette émission portera en effet sur les femmes et la religion.

L'émission *Des nouvelles de Dieu* est diffusée sur les ondes de Télé-Québec, le mercredi soir à 22 h, et rediffusée les dimanche et lundi à 14 h. Elle est produite par Zone 3.

Le bulletin L'autre Parole est la publication de la Collective du même nom.

Comité de rédaction: Monique Hamelin, Yvette Laprise, Christine Lemaire

Travail d'édition: Christine Lemaire

*Impression: Centre d'impression et de reproduction
NOIR sur BLANC, Inc.*

Abonnements: Marie-France Dozois

Envoi postal: L'équipe de Phoebé

<i>Abonnement régulier:</i>	<i>1 an (4 nos)</i>	<i>12,00\$</i>
	<i>2 ans (8 nos)</i>	<i>22,00\$</i>
	<i>de soutien</i>	<i>25,00\$</i>
	<i>outre-mer (1an)</i>	<i>14,00\$</i>
	<i>outre-mer (2 ans)</i>	<i>24,00\$</i>
	<i>à l'unité</i>	<i>4,00\$</i>

L'autre Parole est en vente dans les librairies suivantes:

à Montréal: La Librairie des Éditions Paulines

à Rimouski: La Librairie du Centre de pastorale

On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires des numéros précédents en écrivant à L'autre Parole, à l'adresse indiquée ci-dessous.

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : L'autre Parole

Adresse: C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3

Téléphone: (514) 374-6414

Courriel: yvette@cam.org

Site internet: <http://www.lautreparole.org>

Courrier de deuxième classe ——— enregistrement no 09307

*Port de retour
garanti*

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP), pour nos dépenses d'envoi postal.